

ESPAGNOL

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

EXPLICATION DE TEXTE

Séverine Grélois, Élodie Weber

Coefficient de l'épreuve : 2

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions

Type de sujets donnés : texte littéraire

Modalités de tirage du sujet : tirage au sort d'un ticket comportant deux sujets au choix. Le candidat choisit immédiatement l'un des deux textes (qui sont de genre et/ou d'aire géographique différents)

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

L'épreuve commune d'espagnol a cette année attiré un peu moins de candidats que d'autres années — neuf au lieu de douze l'an dernier et quatorze en 2004 — pour autant que, sur des chiffres aussi peu élevés de telles statistiques aient un sens. Les notes obtenues vont de 6 à 18, et se répartissent comme suit :

6 – 9 – 13 - 14 (2 candidats) – 15 – 16 – 17 - 18

On le voit, l'ensemble est de très bonne tenue, et le jury se réjouit d'avoir pu entendre d'aussi belles prestations que celles qui ont mérité des notes supérieures à 15, de la part de candidats qui par ailleurs ont été très bien classés. Il est réconfortant de voir que chaque année se classent parmi les dix premiers des candidats ayant choisi une langue qui n'a pas la réputation d'élitisme associée à d'autres. Les textes proposés aux candidats sont donnés ci-après ; les choix des candidats ont à peu près respecté l'équilibre entre prose et vers, Espagne et Amérique.

Les ingrédients d'une excellente prestation sont connus : une maîtrise parfaite de la langue, tant sur le plan phonétique que grammatical et lexical, et une analyse rigoureusement menée, ne négligeant aucun niveau de lecture du texte, à quoi s'ajoute une capacité de réaction maintenue lors de la reprise. Qu'il soit bien clair cependant que par « perfection phonétique » le jury n'entend pas que les candidats doivent parler comme des natifs, mais qu'ils prononcent correctement tous les phonèmes communs au français et à l'espagnol, qu'ils soient aussi cohérents que possible sur la distinction entre /j/ /r/ et /rr/, et enfin qu'ils respectent les accents toniques. Il est évident que les conditions particulières d'une épreuve orale ne permettent pas toujours d'éviter des erreurs, mais il est important aussi de savoir revenir sur ses erreurs, voire

de montrer qu'on doute sur l'emploi d'un terme plutôt que de commettre un barbarisme sans avoir l'air de s'en rendre compte.

Le principal défaut des explications n'ayant pas obtenu la moyenne était leur caractère à la fois filandreur, c'est-à-dire trop répétitif et mal charpenté, et plaqué, au sens où des remarques parfois pertinentes n'étaient pas assez illustrées par des exemples précis. Ainsi, à propos du poème de Bécquer, l'une des candidates a évoqué la possibilité d'une lecture métapoétique, mais n'a pas construit et développé cet aspect ; or, c'est un grand classique de l'explication de poèmes que de proposer une lecture de ce type – selon une formule dont il ne faut pas abuser, mais qui a le mérite de la clarté, le poème dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit –, mais il faut le démontrer à l'aide d'exemples précis et nombreux, sans quoi cette hypothèse ne peut rester que cliché artificiellement appliqué au texte.

Nous ne pouvons qu'attirer l'attention des candidats sur la nécessité de ne pas relâcher leur vigilance une fois leur exposé fini : les questions posées par le jury ont pour but, soit d'aider un candidat fourvoyé à corriger les erreurs qu'il a pu commettre, soit de permettre à l'auteur d'une bonne explication d'affiner encore son propos, ou encore de l'amener à prendre en compte des aspects qu'il a pu négliger mais qui peuvent nourrir encore son propos. Chaque année, nous voyons des candidats « sauver » une explication mal engagée parce qu'ils savent utiliser les remarques du jury, chaque année aussi nous en voyons qui négligent cette opportunité – par fatigue, le plus souvent, parfois par entêtement ?

Enfin, nous ne pouvons qu'attirer l'attention des candidats sur l'utilité d'une culture générale hispanique : il est bon de savoir citer les œuvres des auteurs les plus importants, de pouvoir les situer chronologiquement, d'avoir quelques notions de littérature classique, mais il est tout aussi nécessaire de connaître certains lieux communs culturels, qui permettent de saisir des allusions historiques ou politiques dans les textes expliqués. Ainsi, pour tirer tout le suc du poème d'Alberti, il était utile de connaître le cliché « *España, piel de toro* » pour comprendre l'irruption de cette image dans le poème. Cela suppose que les khâgneux utilisent au mieux les possibilités offertes par les nouvelles technologies pour pratiquer la langue sous une forme autre que livresque – que ce soit par le cinéma, la chanson, ou les radios en ligne – et compléter ainsi leur formation scolaire. Magazines, radio, films, chanson... le contenu importe relativement peu, du moment qu'on lit ou qu'on écoute de l'espagnol : on peut ainsi en toute bonne conscience se dire que l'on travaille tout en se livrant à des activités qui, pratiquées en français, entreraient dans la catégorie des loisirs. Quel meilleur moyen de faire d'une pierre trois coups (pratiquer une langue, apprendre à connaître une culture, se détendre) ?

(Muelle del reloj¹)

A través de una niebla caporal² de tabaco
miro el río de Francia,
moviendo escombros tristes, arrastrando ruinas
por el pesado verde ricino de sus aguas.
Mis ventanas
ya no dan a los álamos y los ríos de España.

Quiero mojar la mano en tan espeso frío
y parar lo que pasa
por entre ciegas bocas de piedra, dividiendo
subterráneas corrientes de muertos y cloacas.
Mis ventanas
ya no dan a los álamos y los ríos de España.

Miro una lenta piel de toro desollado,
sola, descuartizada,
sosteniendo cadáveres de voces conocidas,
sombra abajo, hacia el mar, hacia una mar sin barcas.
Mis ventanas
ya no dan a los álamos y los ríos de España.

Desgraciada viajera fluvial que de mis ojos
desprendidos arrancas
eso que de sus cuencas desciende como río
cuando el llanto se olvida de rodar como lágrima.
Mis ventanas
ya no dan a los álamos y los ríos de España.

Rafael ALBERTI, *Entre el clavel y la espada*, 1939-1940 : 1941

1. En París.

2. Espesa. En Francia, cierta clase de tabaco suelto.

Cendal flotante de leve bruma,
rizada cinta de blanca espuma,
rumor sonoro,
de arpa de oro,
5 beso del aura, onda de luz,
eso eres tú.

¡Tú, sombra aérea, que cuantas veces
voy a tocarte, te desvaneces !
¡Como la llama, como el sonido
10 como la niebla, como el gemido
del lago azul !

En mar sin playas onda sonante,
en el vacío-cometa errante,
largo lamento
15 del ronco viento,
ansia perpetua de algo mejor,
eso soy yo.

¡Yo, que a tus ojos en mi agonía
los ojos vuelvo de noche y día ;
20 yo, que incansable corro y demente
tras una sombra, tras la hija ardiente
de una visión !

Gustavo Adolfo Bécquer, *Rimas*, Rima XV.

Borges y yo

Al otro, a Borges, es a quien le ocurren las cosas. Yo camino por Buenos Aires y me demoro, acaso ya mecánicamente, para mirar el arco de un zaguán y la puerta cancel; de Borges tengo noticias por el correo y veo su nombre en una terna de profesores o en un diccionario biográfico. Me gustan los relojes de arena, los mapas, la tipografía del siglo XVII, las etimologías, el sabor del café y la prosa de Stevenson; el otro comparte esas preferencias, pero de un modo vanidoso que las convierte en atributos de un actor. Sería exagerado afirmar que nuestra relación es hostil; yo vivo, yo me dejo vivir para que Borges pueda tramar su literatura y esa literatura me justifica. Nada me cuesta confesar que ha logrado ciertas páginas válidas, pero esas páginas no me pueden salvar, quizá porque lo bueno ya no es de nadie, ni siquiera del otro, sino del lenguaje o la tradición. Por lo demás, yo estoy destinado a perderme, definitivamente, y sólo algún instante de mí podrá sobrevivir en el otro. Poco a poco voy cediéndole todo, aunque me consta su perversa costumbre de falsear y magnificar. Spinoza entendió que todas las cosas quieren perseverar en su ser; la piedra eternamente quiere ser piedra y el tigre un tigre. Yo he de quedar en Borges, no en mí (si es que alguien soy), pero me reconozco menos en sus libros que en muchos otros o que en el laborioso rasgueo de una guitarra. Hace años yo traté de librarme de él y pasé de las mitologías del arrabal a los juegos con el tiempo y con lo infinito, pero esos juegos son de Borges ahora y tendré que idear otras cosas. Así mi vida es una fuga y todo lo pierdo y todo es del olvido, o del otro.

No sé cuál de los dos escribe esta página.

Jorge Luis BORGES, *El hacedor*, Buenos Aires : Emecé, 1960

En La Regenta, Clarín hace el retrato de una ciudad provinciana, Vetusta (Oviédo), a través de algunas figuras salientes, entre las cuales el Magistral¹ Fermín de Pas, y la mujer a la que ama, Ana Ozores de Quintanar, la Regenta.

Uno de los recreos solitarios de don Fermín de Pas consistía en subir a las alturas. Era montañés, y por instinto buscaba las cumbres de los montes y los campanarios de las iglesias. En todos los países que había visitado había subido a la montaña más alta, y si no las había, a la más soberbia torre. No se daba por enterado de cosa que no viese a vista de pájaro, abarcándola por completo y desde arriba. Cuando iba a las aldeas acompañando al Obispo en su visita, siempre había de emprender, a pie o a caballo, como se pudiera, una excursión a lo más empingorotado. En la provincia, cuya capital era Vetusta, abundaban por todas partes montes de los que se pierden entre nubes; pues a los más arduos y elevados ascendía el Magistral, dejando atrás al más robusto andarín, al más experto montañés. Cuanto más subía más ansiaba subir; en vez de fatiga sentía fiebre que le daba vigor de acero a las piernas y aliento de fragua a los pulmones. Llegar a lo más alto era un triunfo voluptuoso para De Pas. Ver muchas leguas de tierra, columbrar el mar lejano, contemplar a sus pies los pueblos como si fueran juguetes, imaginarse a los hombres como infusorios, ver pasar un águila o un milano, según los parajes, debajo de sus ojos, enseñándole el dorso dorado por el sol, mirar las nubes desde arriba, eran intensos placeres de su espíritu altanero que De Pas se procuraba siempre que podía. Entonces sí que en sus mejillas había fuego y en sus ojos dardos. En Vetusta no podía saciar esta pasión; tenía que contentarse con subir algunas veces a la torre de la catedral. Solía hacerlo a la hora del coro, por la mañana o por la tarde, según le convenía. Celedonio, que en alguna ocasión, aprovechando un descuido, había mirado por el antejojo del Provisor², sabía que era de poderosa atracción; desde los segundos corredores, mucho más altos que el campanario, había él visto perfectamente a la Regenta, una guapísima señora, pasearse, leyendo un libro, por su huerta; que se llamaba el Parque de los Ozores; sí, señor, la había visto como si pudiera tocarla con la mano, y eso que su palacio estaba en la rinconada de la Plaza Nueva, bastante lejos de la torre, pues tenía en medio la plazuela de la catedral, la calle de la Rúa y la de San Pelayo. ¿Qué más? Con aquel antejojo se veía un poco del billar del casino, que estaba junto a la iglesia de Santa María; y él, Celedonio, había visto pasar las bolas de marfil rodando por la mesa. Y sin el antejojo, ¡quía!; en cuanto se veía el balcón como un ventanillo de una grillera. Mientras el acólito hablaba, así, en voz baja, a Bismarck, que se había atrevido a acercarse, seguro de que no había peligro, el Magistral, olvidado de los campaneros, paseaba lentamente sus miradas por la ciudad, escudriñando sus rincones, levantando con la imaginación los techos, aplicando su espíritu a aquella inspección

1. Canonigo magistral: Chanoine chargé de la prédication.

2. Provisor: DRAE: Juez diocesano nombrado por el obispo con quien constituye un mismo tribunal, y que tiene potestad ordinaria para ocuparse de causas eclesiásticas.

minuciosa; como el naturalista estudia con poderoso microscopio las pequeñeces de los cuerpos. No miraba a los campos, no contemplaba la fontananza de montes y nubes; sus miradas no salían de la ciudad.

Vetusta era su pasión y su presa. Mientras los demás le tenían por sabio teólogo, filósofo y juriconsulto, él estimaba sobre todas su ciencia de Vetusta. La conocía palmo a palmo, por dentro y por fuera, por el alma y por el cuerpo, había escudriñado los rincones de las conciencias y los rincones de las casas. Lo que sentía en presencia de la heroica ciudad era gula; hacía su anatomía, no como el fisiólogo, que sólo quiere estudiar, sino como el gastrónomo que busca los bocadillos apetitosos; no aplicaba el escalpelo, sino el trinchante.

Y bastante resignación era contentarse, por ahora, con Vetusta. Pas había soñado con más altos destinos, y aún no renunciaba a ellos. Como recuerdos de un poema heroico leído en la juventud con entusiasmo, guardaba en la memoria brillantes cuadros que la ambición había pintado en su fantasía; en ellos se contemplaba oficiando de pontifical en Toledo y asistiendo en Roma a un cónclave de cardenales. Ni la tiara le pareciera demasiado ancha; todo estaba en el camino; lo importante era seguir andando. Pero estos sueños, según pasaba el tiempo, se iban haciendo más y más vaporosos, como si se alejaran. «Así son las perspectivas de la esperanza -pensaba el Magistral-; cuanto más nos acercamos al término de nuestra ambición, más distante parece el objeto deseado, porque no está en lo por venir, sino en lo pasado; lo que vemos delante es un espejo que refleja el cuadro soñador que se queda atrás, en el lejano día del sueño...» No renunciaba a subir, a llegar cuanto más arriba pudiese, pero cada día pensaba menos en estas vaguedades de la ambición a largo plazo, propias de la juventud. Había llegado a los treinta y cinco años, y la codicia del poder era más fuerte y menos idealista; se contentaba con menos, pero lo quería con más fuerza, lo necesitaba más cerca, era el hambre que no espera, la sed en el desierto que abrasa y se satisface en el charco impuro sin aguardar a descubrir la fuente que está lejos, en lugar desconocido.

La fuente

Joven, te ofrezco el don de esta copa de plata
para que un día puedas colmar la sed ardiente,
la sed que con su fuego más que la muerte mata.
Mas debes abrevarte tan sólo en una fuente,

otra agua que la suya tendrá que serte ingrata, 5
busca su oculto origen en la gruta viviente
donde la interna música de su cristal desata,
junto al árbol que llora y la roca que siente.

Guíete el misterioso eco de su murmullo, 10
asciende por los riscos ásperos del orgullo,
baja por la constancia y desciende al abismo

cuya entrada sombría guardan siete panteras:
son los Siete Pecados las siete bestias fieras.
Llena la copa y bebe: la fuente está en ti mismo.

Rubén DARÍO, *Prosas profanas y otros poemas* [1901]

Hoy te han quitado, naranjo,
todas las naranjas de oro.
Las meten en unas cajas
y las llevan por los mares
a tierras sin naranjal.
Se creen
que te han dejado sin nada.
¡ Mentira, naranjo mío ;
Te queda el fruto dilecto,
para mí solo, te queda
el fruto redondo y prieto
de tu sombra por el suelo,
y aunque éste nadie lo quiere,
yo vengo como un ladrón,
furtivamente, a apagar
en sus gajos impalpables
y seguros esa sed
que nunca se me murió
con el fruto de tus ramas.

Pedro SALINAS, *Presagios*, 1923

La región más transparente (*la expresión de Humboldt se hizo proverbial hasta ser utilizada también por Alfonso Reyes*) se presenta como una radiografía de la ciudad de México y, por ende, del país entero a finales de los años cincuenta.

Once de la mañana. Los motores rugían por Insurgentes, por Niza, donde ya las mansiones del porfiriato¹ iniciaban su declive² hacia la boutique, el restaurante, el salón de belleza. El sol, duro en la llaga del mediodía. Ni una brisa agitaba los copetes gráciles del Paseo de la Reforma. Desde el noveno piso de un edificio de piedra rosa estirado entre dos melancólicas mansardas, Federico Robles clavaba la vista sobre el pastiche irresuelto de la ciudad. Fachadas vaporosas y cristalinas mostraban su lado flaco, de ladrillo pintado y anuncios de cerveza. A lo lejos, al pie de las montañas, un molino de polvo reunía sus átomos pardos. Aquí, cerca, el traqueteo de los obreros levantando una calle. La guirnalda de secretarías y vendedoras rechonchas, de piropos, de contoneos, se tejía con las filas de vagos y gringos viejos, de camisa abierta y anécdotas de Kansas City que relataban a otros gringos viejos llenos de anécdotas de Peoria. Corrían, consultando su reloj, los hombres calvos, vestidos de gris, con un portafolio descosido bajo el brazo.

Uno, Uno se clavaban los dedos en los taxis. En zigzag, tántaranta-tán-tán, apretados, los automóviles. Los claxons despertaron a Rodrigo Pola; el rumor impenitente de la ciudad se colaba por las rendijas, hasta su cuarto interior de la calle de Rosales. En la azotea de su casa, amurallada por las Lomas de Chapultepec, Norma Larragoiti de Robles acomodó unos cojines y descartó su bata de seda. Con esmero, consciente del brillo de cada poro, se embarraba de aceite opalino. Sun tan³. Hortensia Chacón, en la oscuridad, esperaba los ruidos de la calle de Tonalá, esperaba la segunda hora de salida de la escuela — la tarde — y el rumor de la llave sobre la cerradura. La avenida Mixcoac se iba abriendo paso, lenta y chata, custodiada por ultramarinos y tendajones mixtos⁴ y cines populares, entre el zumbido de aplanadoras y picas y alquitrán: nada entraba hasta el cuarto sellado de Rosenda Pola, siempre dormida en su vigilia delirante, presa de una espantosa lucidez final que no lograba hacer viva en las palabras que se amasaban sin

salida en su garganta nerviosa y floja. Charlotte, Pierrot, Silvia Régules, Gus, el Príncipe Vampa, Pichi, Junior, dormían: sólo Pimpinela de Ovando caminaba erguida y perfumada, detrás de un par de anteojos negros, por Madero, hacia el despacho de Roberto Régules. A la vista de Robles, México iba abriéndose como naipes de distintas barajas — el rey de Bastos en Santo Domingo, el tres colorado en Polanco — del túnel oscuro de Mina, Canal del Norte y Argentina, con la boca abierta, en busca de aire y luz, tragando billetes de lotería y volantes de gonorrea, hasta encontrar la línea recta de conducta en la Reforma, indiferente a los vicios menores, apretujados, de Roma y Cuauhtémoc, con sus caras quebradizas, sus cimientos flácidos. Desde la oficina, Robles veía los techos feos, las azoteas desgarradas. Pensaba en un despertar inútil: lagañas de tinacos⁵, macetas raquílicas. Robles gustaba de inclinarse, imperturbable, desde la ventana, y saborear el pulguelo sin molestias de los pelados⁶, de todas las hebras de la ciudad que pasaban inconscientes del rascacielos y de Federico Robles. Dos mundos, nubes y estiércol. Un vaso comunicante perfecto, aislado, individual, lo llevaba de la casa colonial y enrejada, con su portada de merengue pétreo, al automóvil, del automóvil al elevador de níquel y acero, del elevador al ventanal y a las sillas de cuero, y con sólo apretar un botón se cumplía la trayectoria contraria. — Bien merecido — frotaba Robles su solapa. — No es empresa fácil cercenarse de este pueblo. Derrotados, todos derrotados para siempre.

Carlos FUENTES, *La región más transparente*, México: Fondo de Cultura Económica, 1958, p. 52-54.

1. *Porfiriato*: Porfirio Díaz (1830-1915), militar y político mexicano, presidente de la República (1876-1880; 1884-1911), cuyo ejercicio del poder ha dado nombre a un periodo de la historia de México conocido como Porfiriato.

2. *declive*: decadencia.

3. En inglés: bronceado.

4. *tendajón*: tienda.

5. *Tinaco*: depósito de hierro de una gran capacidad para almacenar agua, que está comúnmente en las azoteas.

6. *Pelado*: pícaro.